

J. MONTAUDERT
SAINT-REMY-SUR-CREUSE (Vienne)

Bibliothèque de Travail

Supplément au numéro 328 du 1^{er} Novembre 1955

2

Textes d'Auteurs

LA PEINE DES HOMMES

Textes réunis par
P. MORISSET

ÉDITIONS DE L'ÉCOLE MODERNE FRANÇAISE — CANNES

La Peine des Hommes

Textes réunis par
P. MORISSET



Les écoliers de X... sont curieux. Ce mois-ci, ils ont bien embarrassé leur maître. Voici ce qu'il a trouvé dans la boîte à questions de la classe.

- 1 — *Les paysans travaillent-ils plus que les ouvriers?(Paul)*
- 2 — *Le travail des mineurs est-il pénible ? (Jean)*
- 3 — *Quels sont les métiers les plus fatigants ? (Louis)*
- 4 — *Autrefois travaillait-on plus durement qu'aujourd'hui ?
(Jean Jacques)*
- 5 — *Est-ce vrai qu'on travaille dans les usines comme j'ai
vu Charlot travailler dans « Les Temps Modernes? » (Fernand)*
- 6 — *Les ouvriers sont-ils bien traités dans tous les pays ?
(Patrick)*

Comment répondre à Paul? Dans tous les pays les hommes peinent, qu'ils soient ouvriers ou paysans. Lis le texte de Léon Tolstoï et vois comme le paysan russe fauchait son champ au siècle dernier. Imagine le montagnard d'aujourd'hui qui fauche ses pentes de la même façon, pendant toute une journée.

LA FENAISON

— Elle est prête, Barine; c'est un rasoir, elle fauche toute seule ! dit Tite, ôtant son bonnet en souriant.

Lévine prit la faux. Les faucheurs, après avoir fini leur ligne, retournaient sur la route; ils étaient couverts de sueur, mais gais et de bonne humeur, et saluaient leur maître en souriant. Personne n'osa ouvrir la bouche avant qu'un grand vieillard sans barbe vêtu d'une jaquette en peau de mouton lui adressât le premier la parole:

— Attention, Barine, quand on commence une besogne, il faut la terminer ! dit-il, et Lévine entendit un rire étouffé parmi les faucheurs.

— Je tâcherai de ne pas me laisser dépasser ! répondit-il en se plaçant derrière Tite.

— Attention ! répéta le vieux.

Tite lui ayant fait place, il emboîta le pas derrière lui. L'herbe était courte et dure. Lévine n'avait pas fauché depuis longtemps et, troublé par les regards fixés sur lui, il débuta mal, quoiqu'il menât vigoureusement sa faux. Deux voix, derrière lui, disaient :

— Il tient la faux trop haute: regarde comme il se courbe.

— Appuie davantage le talon.

— Ce n'est pas mal, il s'y fera, dit le vieux; le voilà parti. Tes fauchées sont trop grandes, tu te fatigueras vite. Jadis nous serions passés par les verges pour de l'ouvrage fait comme cela.

L'herbe devenait plus douce et Lévine, écoutant les observations sans y répondre, suivait Tite; ils firent ainsi une centaine de pas. Le paysan marchait sans s'arrêter, mais Lévine s'épuisait et craignait de ne pas arriver jusqu'au bout; il allait prier Tite

de s'interrompre lorsque celui-ci fit halte de lui-même, se baissa, prit une poignée d'herbe, en essuya sa faux et se mit à l'affiler. Lévine se redressa et jeta un regard autour de lui avec un soupir de soulagement. Il vit un paysan, tout aussi fatigué, qui s'arrêtait aussi.

A la seconde reprise, tout alla de même ; Tite avançait d'un pas après chaque fauchée. Lévine, qui marchait derrière, ne voulait pas se laisser dépasser, mais, au moment où l'effort devenait si grand qu'il se croyait à bout de forces, Tite s'arrêtait et se mettait à aiguiser.

Le plus pénible était fait. Lorsque le travail recommença, Lévine n'eut d'autre pensée, d'autre désir que d'arriver aussi vite et aussi bien que les autres. Il n'entendait que le bruit des faux derrière lui, ne voyait que la taille droite de Tite marchant devant et le demi-cercle décrit par la faux sur l'herbe qu'elle abaissait lentement en tranchant les petites têtes des fleurs...

Le travail parut à Lévine moins pénible pendant la chaleur du jour ; la sueur qui le baignait le rafraîchissait, et le soleil, dardant sur son dos, sa tête et ses bras nus jusqu'au coude, lui donnait de la force et de l'énergie. Les moments d'oubli, d'inconscience, revenaient plus souvent, la faux travaillait alors toute seule. C'étaient d'heureux instants !

Lorsqu'on se rapprochait de la rivière, le vieillard, qui marchait devant Lévine, essuyait sa faux avec de l'herbe mouillée, la lavait dans le courant et y puisait une eau qu'il offrait à boire à son maître. Et Lévine croyait n'avoir rien bu de meilleur que cette eau tiède dans laquelle nageaient des herbes, avec le petit goût de rouille qu'y ajoutait l'écuelle de fer du paysan.

Puis venait la promenade lente et pleine de béatitude où, la faux au bras, on pouvait s'essuyer le front, respirer à pleins poumons et jeter un coup d'oeil aux faucheurs, aux bois, aux champs, à tout ce qui se faisait aux alentours. Les bienheureux moments d'oubli revenaient toujours plus fréquents et la faux semblait entraîner à sa suite un corps plein de vie et accomplir par enchantement, sans le secours de la pensée, le labeur le plus régulier.

Léon TOLSTOÏ

(Anna KARENINE)

RENTRÉE DES FOINS AU CANADA

Le vent du nord ouest souffla trois jours de suite, fort et continu, assurant une période de temps sans pluie. Les faux avaient été aiguisées longtemps d'avance et les cinq hommes se mirent à l'ouvrage le matin du troisième jour. Vers le soir, tous les cinq prirent des fourches et firent les veilloches, hautes et bien tassées, en prévision d'une saute de vent possible. Mais le temps resta beau.

Cinq jours durant ils continuèrent, balançant tout le jour leurs faux de droite à gauche avec un grand geste ample. Les mouches les harcelaient de leurs piqûres; le soleil ardent leur brûlait la nuque et les gouttes de sueur leur brûlaient les yeux; la fatigue de leurs dos toujours pliés devenait telle, vers le soir, qu'ils ne se redressaient qu'avec des grimaces de peine.

Mais en cinq jours tout le foin fut coupé et ils commencèrent, au matin du sixième jour, à ouvrir et retourner les veilloches qu'ils voulaient granger avant le soir. Ce fut le tour des fourches. Elles étalèrent le foin au soleil puis, vers la fin de l'après midi, quand il eut séché, elles l'amoncelèrent de nouveau, en tas de la grosseur exacte qu'un homme peut soulever en une seule fois au niveau d'une haute charrette...

A la fin de la semaine, tout le foin était dans la grange, sec et d'une belle couleur, et les hommes s'étirèrent et respirèrent longuement comme s'ils sortaient d'une bataille.

D'après Louis HEMON
Maria - Chapdelaine



Voici maintenant deux textes qui montreront à Paul la peine des hommes paysans en Italie et en Roumanie.

FILS DE PAYSAN

Mon père était un honnête journalier ; quand il trouvait une journée à faire chez autrui, il y allait, et ma pauvre maman faisait la même chose. Et quand il ne trouvait pas d'embauche pour la journée, mon père s'en allait jusqu'à une campagne appelée Mezzana di Terri appartenant à Santoro Giovanni. Le pauvre y piochait toute la journée et il revenait le soir portant sur son dos un fagot ou quelque bûche pour nous faire du feu, à nous ses quatre enfants, et bien souvent ma pauvre maman allait à sa rencontre pour l'aider.

A la maison on était très pauvre. Et je me souviens que, quelquefois même, le pain manquait, et nous qui grandissions avec des guenilles... Ah ! la pauvre maman, c'est de nuit qu'elle raccommodait nos vêtements, après avoir travaillé toute la sainte journée dans les champs.

Lorsque j'eus six ans, on m'envoya à l'école ; à la maison, il n'y avait même pas assez d'argent pour m'acheter des livres. Arrivé en quatrième élémentaire, ils n'ont pu me faire continuer, c'était impossible. A dix ans ils m'ont emmené dans les champs pour m'apprendre à sarcler le blé et d'autres céréales. Quand mon père allait moissonner, ma pauvre maman y allait aussi pour glaner et, comme ils m'emmenaient, je liais les épis de blé ; ma mère portait la sacoche pendue à sa ceinture ; elle était si contente quand je lui donnais les épis ! Ah ! qu'on était pauvre ! On m'emmenait glaner, non seulement au temps de la moisson mais encore après la récolte des olives ; mes pauvres parents me prenaient avec eux pour aller grapiller ; on en recevait, des insultes ! Un jour ma mère en pleura. Elle était en train de grapiller et j'étais là avec deux autres femmes, lorsque survint le propriétaire, un certain Giovanni Lorigi, fils de Luigi ; à ma pauvre maman et à ces deux femmes, il arracha les quelques olives qu'elles avaient ramassées. Je n'avais que dix ans... pourtant cela reste gravé dans ma mémoire.

Roco SCOTELLARO

« Contadini del Sad »

Revue Esprit Sept - Octobre 55

LA CUEILLETTE DU MAÏS EN ROUMANIE

Après le mauvais temps qui avait duré toute la semaine, le soleil brûla pendant quelques jours et Trois-Hameaux décida de faire sa cueillette de maïs. Chaque famille délaissa ses préoccupations habituelles et la commune tout entière, hommes, femmes, enfants, vieillards, bétail, chiens, chats et même quelques pourceaux, se rua aux champs...

Le spectacle de cette cueillette ne manqua ni de tristesse, ni de gaieté. De tristesse d'abord, car l'année avait été sèche. Le visage contracté de tristesse, les paysans soupesaient l'épi, le regardaient longuement, le flairaient, se lamentaient. C'étaient de pauvres diables maigres, la peau sur les os, le front plissé avant l'âge, l'oeil terne, non rasés pendant des semaines. Sur leurs chemises, on ne pouvait plus compter les pièces. Leur pantalon n'était qu'un amas de lambeaux. Pieds nus, têtes nues, ils me faisaient de la peine comme s'ils avaient été tous mes parents.

Leurs femmes, la trentaine passée, semblaient des vieilles. Pressées par ce travail qui doit se faire rapidement, celles qui allaitaient abandonnaient leur bébé à quelque frère, au milieu du maïs, où il hurlait jusqu'à s'étouffer. Des chiens allaient ronger les langes sales et lécher les visages. Alors l'aîné attrapait le bébé par un bras et partait à la recherche de sa mère, traînant la poupée vivante derrière lui, comme un paquet, et disant :

— La voilà, maman, la voilà !

Non, elle n'était pas gaie la vie des gens mariés. La jeunesse, en échange, s'étourdissait comme à la noce.

Des chats, des chiens donnaient la chasse aux rats qui surgissaient de partout. Des pourceaux espiègles s'enfuyaient, un épi de maïs dans la gueule et la queue en tire-bouchon.

Seules les bêtes de somme, pareilles aux gens mariés, ne prenaient aucune part aux joies de la cueillette. Elles rumaient, indifférentes, la même tige sèche, en attendant l'heure de l'attelage.

D'après Panaït ISTRATI
Les Chardons du Baragan

Tu connais, maintenant, la peine des paysans, Paul. Lis les textes qui suivent. Ils te montreront les dures conditions de travail des ouvriers d'usine.

LE TRAVAIL DES VERRIERS AUTREFOIS

Un peu avant d'atteindre le bourg, ma mère disait :

— Nous verrons travailler les verriers. C'est un métier beau et terrible.

La verrerie flamboyait à l'orée du bois et le chemin de sable et de cendre serpentait entre les pavillons. Je donnais le bras à ma mère et, parfois, la retenais un peu pour m'arrêter et regarder.

Au centre de chaque rotonde grondait un four. Perchés sur une galerie de brique et de fer, les verriers s'agitaient lentement, dans une lumière d'incendie. Ils retiraient de l'ouvreau leur canne à l'extrémité incandescente et ils soufflaient, défigurés par l'effort. Nul cri, nulle parole : la bouche humaine, ici, n'a pas trop de tout son vent. Des enfants recueillaient les cannes fleuries d'une bouteille rouge sombre et les plaçaient sur leur épaule, comme un fusil. Eux non plus ne parlaient pas et ils marchaient avec une lenteur calculée : le verre est fragile. L'activité de toutes ces créatures était terrible, contenue, comme enchaînée. Par dessus le râle des fours, on percevait le crépitement des bouteilles manquées qui se brisaient en refroidissant dans les cuves.

Ma mère disait en m'entraînant et en frissonnant :

— Toi, tu n'iras pas à la verrerie : tu n'es pas assez fort. Toi, tu sauras tout ce qu'un homme peut savoir. Ce sera ta façon d'être fort.

Georges DUHAMEL
(Les Hommes Abandonnés)

LES DURS MÉTIERS

Il entra dans une fonderie. Il souffrit. Les fours, où les puddleurs brassaient la fonte à coups de ringards, brûlèrent ses yeux de leur réverbération ardente, incendièrent ses poumons, tenaillèrent sa poitrine de morsures douloureuses. Il haletait lui, l'homme habitué à respirer l'air frais et vibrant des montagnes. Ganté de cuir, le visage couvert d'un masque, il retournait sous le marteau-pilon les plaques de blindages, tandis que les étincelles jaillissantes grésillaient sur sa chair.

Il gagna une pleurésie, un jour où il s'était attardé à respirer un souffle d'air par la lucarne, et il fut trois mois à l'hôpital.

Quand il en sortit, amaigri et débile, résolu à tâter d'un métier moins pénible, un camarade l'emmena dans un tissage. Il souffrit encore. Toute la journée, il bondissait comme un écureuil en cage, pour rattacher les fils autour d'une machine dont le ronflement grêle lui forait le tympan. Le soir venu, sa tête tournait, et il éprouvait la sensation bizarre de faire partie de la mécanique, d'avoir des membres d'acier qui claquaient à chaque mouvement.

E. MOSELLY

Les Grenouilles dans la Mare

OUVRIÈRE D'USINE

Imagine moi devant un grand four qui crache au dehors des flammes et des souffles embrasés que je reçois en plein visage.

Le feu sort de cinq ou six trous qui sont dans le bas du four. Je me mets en plein devant pour enfourner une trentaine de grosses bobines de cuivre qu'une ouvrière italienne au visage courageux et ouvert, fabrique à côté de moi ; c'est pour les trains et les motos, ces bobines. Je dois faire bien attention qu'aucune de ces bobines ne tombe dans un trou, car elle y fondrait, et pour ça il faut que je me mette en plein en face du four et que jamais la douleur des souffles enflammés sur mon visage et du feu sur mes bras (j'en porte encore la marque) ne me fasse faire un faux mouvement. Je baisse le tablier du four, j'attends quelques minutes je relève le tablier et, avec un crochet, je relève les bobines passées au rouge, en les attirant à moi très vite (sans quoi les dernières retirées commenceraient à fondre) et en faisant bien attention encore qu'à aucun moment un faux mouvement n'en envoie une dans un des trous.

Simone WEIL « La Condition Ouvrière »

Jean peut lire le texte d'Emile Zola. C'est ainsi que travaillaient les mineurs vers 1865. Malgré les énormes progrès réalisés on rencontre encore, à quelques détails près, des mineurs qui peinent comme Maheu.

LE TRAVAIL DES MINEURS

Les quatre haveurs venaient de s'allonger les uns au dessus des autres, sur toute la montée du front de taille... Et la veine était si mince, épaisse à cet endroit de cinquante centimètres, qu'ils se trouvaient là comme aplatis entre le toit et le mur, se traînant des genoux et des coudes, ne pouvant se retourner sans se meurtrir les épaules. Ils devaient, pour attaquer la houille rester couchés sur le flanc, le cou tordu, les bras levés et brandissant de biais la rivelaine, le pic à manche court.

En bas il y avait d'abord Zacharie; Levaque et Chaval s'étagaient au-dessus; et, tout en haut enfin, était Maheu. Chacun avait le lit de schiste qu'il creusait à coups de rivelaine, puis il pratiquait deux entailles verticales dans la couche et il la détachait du bloc en enfonçant un coin de fer à la partie supérieure. La houille était grasse, le bloc se brisait, roulait en morceaux le long du ventre et des cuisses. Quand ces morceaux, retenus par la planche, s'étaient amassés sous eux, les haveurs disparaissaient, murés dans l'étroite fente.

C'était Maheu qui souffrait le plus. En haut, la température montait jusqu'à trente cinq degrés, l'air ne circulait pas, l'étouffement à la longue devenait mortel. Il avait dû, pour bien voir clair fixer sa lampe à un clou, près de sa tête; et cette lampe, qui chauffait son crâne, achevait de lui brûler le sang; mais son supplice s'aggravait surtout de l'humidité. La roche, au-dessus de lui, à quelques centimètres de son visage, ruisselait d'eau, de grosses gouttes continues et rapides, tombant sur une sorte de rythme entêté, toujours à la même place...

Pas une parole n'était échangée. Ils tapaient tous, on n'entendait que ces coups irréguliers, voilés et comme lointains. Et il semblait que les ténèbres fussent d'un noir inconnu, épaissi par les poussières volantes du charbon, alourdi par des gaz qui pesaient sur les yeux.

Emile ZOLA

Quels sont les métiers les plus fatigants ? demande Louis. Il est difficile de répondre ! Les hommes, le plus souvent, aiment leur travail et ne craignent pas leur peine. Pourtant, lis ces quelques textes.

LA VEILLÉE DES COUTURIÈRES

La lumière du jour éclairait encore l'avenue quand Mme Dalignac apporta la lampe tout allumée sur la table. Elle tira un tabouret pour s'installer en face de moi et la nuit de travail commença... Les heures passèrent... Les douze coups de minuit résonnèrent si longtemps que Mme Dalignac alla fermer la fenêtre, comme elle fermait parfois la porte derrière une cliente trop exigeante...

Par instants, Mme Dalignac cédait au sommeil. Elle lâchait brusquement son aiguille en inclinant la tête et, à la voir ainsi, on eut dit qu'elle regardait attentivement l'intérieur de sa main droite qui restait à demi-ouverte sur son ouvrage. Je la touchais du doigt, alors, et le sourire qu'elle m'adressait était plein de confusion...

L'horloge de l'église compta tout à coup trois heures. Mme Dalignac se redressa tandis que sa bouche laissait échapper un souffle court. Elle posa son ouvrage et se leva péniblement pour nous faire du thé. Dès qu'elle fut sortie, je m'aperçus que la lampe baissait. Elle baissait rapidement et j'en ressentis une véritable angoisse. Je cherchai du secours en me tournant vers la croisée... en même temps je compris que le jour se levait et que la lampe devenait inutile, alors je laissai mon corps se tasser dans le repos et je cédai au désir intense de quelques minutes de sommeil. Mme Dalignac me réveilla en rentrant avec le thé... La demie de trois heures sonna pleine de force à nos oreilles et, avant même qu'il fit grand jour je repris, ma jupe et Mme Dalignac son corsage.

Malgré moi, je regardais le fouillis de dentelle et de mousseline qui allait servir à faire les manches de Madame Linella. Mme Dalignac les ajusta d'abord avec de la dentelle, puis elle épingla de la mousseline qu'elle rejeta pour reprendre de nouveau la dentelle. Rien ne la satisfaisait. Elle se décida enfin, et, après

une heure de travail, elle s'éloigna du mannequin pour mieux juger de l'effet. Elle recula jusqu'au mur et se mit à pleurer. Elle pleurait mollement et disait, en prononçant à moitié les mots :

— Je suis trop lasse, je ne peux rien faire de bien.

Elle resta un moment le dos appuyé et le visage caché dans les mains. Puis, comme si elle était vraiment à bout de force et de courage, elle tomba sur les genoux... elle s'écroula sur le côté. Je crus qu'elle s'évanouissait et me levai précipitamment pour lui porter secours, mais, en me penchant, je vis qu'elle venait de s'endormir lourdement. Elle dormait la bouche ouverte et son souffle était rude et régulier...

Je lui glissais un paquet de doublures sous la tête et, dans la crainte de m'endormir comme elle, je me passai un linge mouillé sur le visage...

Six heures sonnaient à ce moment... Je repris ma place. Le soleil qui passait au-dessus de la maison neuve cherchait à s'encadrer dans une vitre et m'aveuglait. Mes paupières se fermèrent, et pendant un moment le sommeil m'écrasa. Puis une sorte d'engourdissement me saisit, il me sembla qu'un grand trou se creusait dans ma poitrine, et il n'y eut plus en moi que l'idée fixe qu'il fallait livrer à tout prix la robe avant dix heures.

Marguerite AUDOUX

Voici des boulangers, ouvriers dans une grande boulangerie russe à la fin du siècle dernier.

BOULANGERS

Nous étions vingt six hommes, vingt six machines vivantes, enfermés dans un sous-sol humide où, du matin au soir nous pétrissions la pâte... Les fenêtres butaient contre une fosse... La lumière du soleil ne nous parvenait pas... Nous vivions à l'étroit, étouffant dans la boîte de pierre, sous le plafond bas et lourd, couvert de suie et de toiles d'araignées. Nous vivions opprimés et écœurés, entre ces murs épais, marqués de taches de saleté et de moisissure...

M. GORKI (Vingt six et une)

LES TRAVAILLEURS DE LA MER

(Le bateau de pêche, la « Marie », est surpris par la tempête ; deux marins, Yann et Sylvestre, sont à la barre.)

C'était du très gros temps, et il fallait veiller. La mer commençait à les couvrir, à les manger comme ils disaient : d'abord, des embruns fouettant de l'arrière, puis de l'eau à paquets, lancés avec une force à tout briser. Les lames se faisaient toujours plus hautes, plus follement hautes, et pourtant elles étaient déchiquetées à mesure ; on en voyait de grands lambeaux verdâtres qui étaient de l'eau retombante que le vent jetait partout. Li en tombait de lourdes masses sur le pont, avec un bruit claquant, et alors la « Marie » vibrait tout entière comme de douleur. Maintenant, on ne distinguait plus rien, à cause de toute cette bave blanche éparpillée ; quand les rafales gémissaient plus fort, on la voyait courir en tourbillons plus épais — comme en été, la poussière des routes. Une grosse pluie, qui était venue, passait aussi tout en biais, horizontale, et ces choses ensemble sifflaient, cinglaient, blessaient comme des lanières.

Yann et Sylvestre restaient tous deux à la barre, attachés et se tenant ferme, vêtus de leurs cirages qui étaient durs et luisants comme des peaux de requins ; ils les avaient bien serrés au cou, par des ficelles goudronnées, bien serrés aux poignets et aux chevilles pour ne pas laisser d'eau passer, et tout ruisselait sur eux qui enflaient le dos quand cela tombait plus dru, en s'arc-boutant bien pour ne pas être renversés. La peau des joues leur cuisait et ils avaient la respiration à toute minute coupée. Après chaque grande masse d'eau tombée, ils se regardaient — en souriant, à cause de tout ce sel amassé dans leur barbe. A la longue pourtant, cela devenait une extrême fatigue, cette fureur qui ne s'apaisait pas.

L'excès de mouvement et de bruit les avait rendus ivres ; ils avaient beau être jeunes, leurs sourires grimaçaient sur leurs dents entre-choquées par un tremblement de froid ; leurs yeux à demi-fermés sous les paupières brûlantes qui battaient, restaient fixes dans une atonie farouche. Rivés à leur barre comme deux arcs boutants de marbre, ils faisaient, avec leur mains crispées et bleuies, les efforts qu'il fallait, presque sans penser, par simple habitude des muscles. Les cheveux ruisselants, la bouche contractée, ils étaient devenus étrangers... ils n'étaient plus que deux piliers de chair raidie qui maintenaient cette barre.

Pierre LOTI
(Pêcheurs d'Islande)

A LA PÊCHE A LA BALEINE

N'avez-vous jamais eu envie de franchir la rampe, d'entrer dans l'arène du cirque ou de retrousser vos manches et d'empoigner un outil quand vous vous arrêtez devant un chantier pour regarder travailler ? Moi, j'aime mettre la main à l'ouvrage. Je ne peux pas me retenir.

A Port-Déception, la pêche avait toujours été bonne. Les baleines étaient nombreuses. Il y en avait d'immenses troupeaux. A bord du navire, je m'étais spécialisé dans le maniement du trocart. Il y faut beaucoup de force, et encore plus d'adresse, pour atteindre la baleine juste au creux de l'aisselle gauche, là où les couches de graisse sont moins épaisses, et enfoncer le trocart d'un seul coup jusque dans les profondeurs de la cage thoracique. Si on atteint l'os, l'instrument glisse sur l'omoplate et l'on court le risque de tomber à l'eau.

Une fois, nous nous étions amarrés à un gros glaçon. J'étais descendu dans la chaloupe pour enfoncer le trocart dans une baleine en train de couler. L'opération était pénible. La baleine se présentait mal. On lui avait passé un câble sous le ventre et on la manœuvrait du bateau pour la faire pivoter sur moi. J'allais prendre mon élan, viser et enfoncer le trocart quand, à la suite d'un coup de vent, le bateau talonna sur le glaçon et le câble du cabestan vint à rompre. Une extrémité de ce câble m'atteignit comme un ressort, s'entortilla autour de mon cou et me projeta à une très grande hauteur. Ce jour là, j'ai failli être étranglé, noyé, décapité et pendu. J'ai encore une longue cicatrice derrière l'oreille.

Je menais donc la vie de mes hommes, cette vie ahurissante où l'on mange, où l'on dort quand on peut, où l'on est surmené, où l'on boit beaucoup d'alcool pour ne pas sentir la déperdition de ses forces, où l'on se dépense intégralement, où l'on est tellement abruti que l'on arrive pas à penser. Je ne pensais plus à rien. Cela aurait pu durer longtemps. J'étais content. Mort de fatigue, mais content. Sans envie. On chique. On crache. On bougonne. On se remet à l'ouvrage. On repart à la pêche. On se passe le bouteillon. Il y a tout de même la satisfaction de chasser la baleine.

Blaise Cendrars

APPRENTI MENUISIER

Durant 6 ans, je restai chez le père Nivoi. Que de travail, que de tristesse, et pourtant, que de bonheur aussi pendant ces longues journées d'apprentissage ! Tout revit en moi, tout se réveille ! J'entends le rabot courir, la scie crier, le marteau résonner sous le grand toit de l'atelier ; j'entends les verres tinter au cabaret voisin, les hussards chanter et je vois les copeaux rouler sous l'établi ; je les repousse du pied, les joues et le front couvert de sueur.

Et le grand Jary, cet être pâle, maigre, les cheveux ébouriffés, je le vois aussi, je l'entends me donner des ordres :

— Apprenti, le rabot ! — Apprenti, les clous ! — Enlève moi cette sciure, apprenti ! et plus vite que ça. Qu'est-ce que c'est ? tu te mêles d'ajuster. Ah ! Ah ! le bel ouvrage ! Comme c'est raboté !... Comme c'est scié !... Le patron va gagner gros avec toi... Il n'a qu'à faire venir du vieux chêne pour t'apprendre à le massacrer !

Et ainsi de suite. Et toujours de la mauvaise humeur, toujours des coups de coude au passage.

— Ote-toi de là, tu ne fais rien de bon !

Quelle patience ! mon Dieu, quelle volonté d'apprendre il faut avoir pour vivre avec des gueux pareils !

Le père Nivoi voyait la jalousie de ce mauvais gueux et, quelquefois, dans son impatience il s'écriait :

— Hé ! Jary, tâche donc d'être plus honnête avec Jean-Pierre. Tu n'as pas toujours été malin pour raboter une planche et pour enfoncer un clou ; ça ne t'est pas venu tout seul. Il t'a fallu des années et des années... S'il avait fallu attendre sur toi pour inventer les chevilles, on aurait attendu longtemps. Je te défends d'être grossier avec l'apprenti ; je ne veux pas de ça... Tu m'entends ?

Malheureusement, le brave homme n'était pas toujours à l'atelier... Cela dura un an de la sorte.

ERCKMANN-CHATRIAN
(Histoire d'un homme du peuple)

UNE JEUNE MÉNAGÈRE EMBARRASSÉE

Elle entre dans la cuisine. Les volets sont fermés. Il fait tout noir.

— Oh ! s'exclame-t-elle... Plus de Fernande à partir d'aujourd'hui, sinon pendant une heure pour préparer le repas de midi.

Elle ne veut pas admettre qu'elle est bien attrapée.

— Bah ! Je saurai faire chauffer mon lait ! Ce n'est pas si difficile d'allumer le fourneau. D'abord, il fait un froid de chien là-dedans !

Les volets ouverts, le jour faible, encore ouaté de brouillard, envahit la cuisine glacée...

— Voyons ! un bout de papier, un peu de petit bois... Où est-ce qu'on met le charbon déjà ?

Le charbon est trouvé, mais le papier s'est éteint sous le petit bois. Une fumée âcre fait tousser M^{lle} Horp qui s'impatiente. Il y a sans doute un certain tour de clef qu'il faut donner pour obtenir le tirage. Mais plus elle remue cette clef, moins le feu veut prendre.

— C'est dégoûtant ! dit-elle tout haut en frappant du pied.

Elle tourne sur elle-même plusieurs fois. Elle a faim et elle claque des dents. Kikine comprend pas ce qui se passe. Il est sans cesse dans ses jambes et reçoit un coup de pied rageur.

— Bon ! J'ai taché le crêpe de ma manche. Pourquoi y a-t-il de la graisse sur ce sale fourneau ?

Haussant les épaules, elle tente un nouvel essai. Que faire ? Le feu ne prend pas plus cette seconde fois que la première.

Et tout à coup :

— Je n'ai qu'à faire chauffer ça dans la cheminée ! Dans la cheminée, il y a toujours des tisons sous la cendre.

Elle prend les pincettes et fouille vivement. Mais la cendre n'a pas été mise en tas. Point de tisons... Papa ne sait pas ; il a laissé le feu s'éteindre hier au soir sans l'arranger, comme faisait toujours maman avant de se coucher.

— A quoi est-ce qu'il a pensé, papa ?

Allumer du feu dans une cheminée, c'est son affaire. La flamme, au bout d'un instant, monte victorieusement.

— Ça y est ! Une casserole ! Celle qui me servait pour faire chauffer le lait à Kiki... Ça tiendra comme ça pourra, mais le lait sera chaud tout de suite... Le lait, oui, mais où est-il, le lait ? Est-ce que je sais où on le met, moi ?

Les portes du buffet battent, ensuite celles du placard. Elle cherche dans tous les coins, regarde à la porte, dehors. Pas de lait. Est-ce possible ? Elle découvre avec stupéfaction que le lait de tous les matins ne vient pas tout seul dans la maison. Qui est-ce qui l'apportait ? Fernande. Pas de Fernande, pas de lait.

— Mais j'ai faim, moi !

Les larmes aux yeux ?... Non, certainement, elle ne va pas pleurer pour si peu de chose. Orgueilleuse elle se redresse.

— Je mangerai du pain et du chocolat, voilà tout.

Elle ne veut pas convenir de sa défaite. Se forçant à sourire, elle retourne au buffet pour y prendre ce pain et ce chocolat. Le chocolat est là, mais le pain ? Pourquoi y aurait-il du pain ? Pas plus que le lait, le pain ne se trouve dans les maisons ; quelqu'un ne l'apporte pas. Ce sont des choses qu'on apprend un jour quand la vie vient à changer.

Sombre, elle hoche la tête. La vie a changé, certes...

Lucie DELARUE-MARDRUS
(Graine au Vent)



Travaillait-on autrefois plus durement qu'aujourd'hui? On ne peut rien affirmer.

Voici trois textes qui te montreront le travail des esclaves dans l'Antiquité et de nos jours.

LES ESCLAVES DE CARTHAGE

Hamilcar prit le sentier du moulin, d'où l'on entendait sortir une mélopée lugubre.

Au milieu de la poussière, les lourdes meules tournaient, c'est-à-dire deux cônes de porphyre superposés, et dont le plus haut, portant un entonnoir, virait sur le second à l'aide de fortes barres. Avec leur poitrine et leur bras des hommes poussaient tandis que d'autres, attelés, tiraient. Le frottement de la bricole avait formé autour de leurs aisselles des croûtes purulentes comme on en voit au garrot des ânes, et le haillon noir et flasque qui couvrait à peine leurs reins, pendant par le bout, battait sur leurs jarrets comme une longue queue. Leurs yeux étaient rouges, les fers de leurs pieds sonnaient, toutes leurs poitrines haletaient d'accord. Ils avaient sur la bouche, fixée par deux chaînettes de bronze, une muselière, pour qu'il leur fût impossible de manger la farine, et des gantelets sans doigts enfermaient leurs mains pour les empêcher d'en prendre.

A l'entrée du maître, les barres de bois craquèrent plus fort. Le grain, en se broyant, grinçait. Plusieurs tombèrent sur les genoux ; les autres, continuant, passaient par-dessus...

Hamilcar fit signe de détacher les muselières. Alors tous, avec des cris de bêtes affamées, se ruèrent sur la farine qu'ils dévoraient en s'enfonçant le visage dans les tas.

— Tu les exténues ! dit le Suffète.

Giddenem répondit qu'il fallait cela pour les dompter.

— Ce n'était guère la peine de t'envoyer à Syracuse dans l'école des esclaves. Fais venir les autres.

Et les cuisiniers, les sommeliers, les palefreniers, les coureurs, les porteurs de litière, les hommes des étuves et les femmes avec leurs enfants, tous se rangèrent dans le jardin sur une seule ligne, depuis la maison de commerce jusqu'au parc des bêtes fauves. Ils retenaient leur haleine. Un silence énorme emplissait Mégara. Le soleil s'allongeait sur la lagune... Hamilcar, pas à pas, marchait.

— Qu'ai-je à faire de ces vieux ? dit-il ; vends les ! C'est trop de Gaulois, ils sont ivrognes, et trop de Crétois, ils sont menteurs. Achète-moi des Asiatiques et des Nègres.

Giddenem avait caché les mutilés derrière les autres. Hamilcar les aperçut :

— Qui t'a coupé le bras, à toi ?

— Les soldats, Œil de Baal.

Puis à un Samnite qui chancelait comme un héron blessé :

— Et toi, qui t'a fait cela ?

C'était le gouverneur, en lui cassant la jambe avec une barre de fer.

Cette atrocité imbécile indigna le Suffète; et, arrachant des mains de Giddenem son collier :

— Malédiction au chien qui blesse le troupeau. Estropier des esclaves ! Ah ! tu ruines ton maîtres !... Qu'on l'étouffe dans le fumier. Et ceux qui manquent ? Où sont-ils ? Les as-tu assassinés avec les soldats ?

Gustave FLAUBERT (Salammbô)

FEMMES NÈGRES AU TRAVAIL FORCÉ

Tous les vingt mètres environ, aux côtés de la route, un vaste trou, profond de trois mètres le plus souvent: c'est là que sans outils appropriés, ces misérables travailleuses avaient extrait la terre sablonneuse pour les remblais. Il était arrivé plus d'une fois que le sol sans consistance s'effondrât, ensevelissant les femmes et les enfants qui travaillaient au fond du trou.

Trop loin de leur village pour pouvoir y retourner le soir, ces femmes se sont construit dans la forêt des huttes provisoires, perméables abris de branches et de roseaux. Nous avons appris que le milicien qui les surveille les avait fait travailler toute la nuit pour réparer les dégâts d'un récent orage et permettre notre passage.

André GIDE (Voyage au Congo)

TRAVAUX DES CHAMPS A L'ÉQUATEUR

Les péons, sous la direction du majordome, ouvraient une brèche dans la ceinture de champs d'orge de l'hacienda. Après avoir bu un grand verre d'eau-de-vie, ils se remirent à faucher.

— Quand vous aurez soif, vous n'aurez qu'à venir boire un coup de cette bonne chicha, lança le Policarpio, tandis que les paysans s'égaillaient dans les vagues du champ d'orge.

Penchés sur les épis, ils maniaient les faux comme des mandibules de fer. Les reins douloureux, ils auraient voulu se redresser, ne fut-ce qu'une seconde, se redresser et, les mains à la ceinture, s'étirer. Mais la voix avinée du majordome, assis sur les barils, rendait impossible la moindre pause.

— Dépêchez-vous, carajo !

Les corps se penchaient avec ensemble comme courbés par un ouragan. Les faux devenaient brûlantes, les dos ruisselaient de sueur, le soleil mordait les épaules comme un fer rouge. Et la chicha aggravait la soif.

A midi, monté sur la Noire, le patron apparut à la lisière du champ. Sur ses barils, le majordome s'assoupissait.

— Regarde-moi ça, carajo ! En voilà une façon de surveiller, s'écria don Alfonso, interrompant le sommeil de Policarpio.

— Patron, patron, bredouilla l'homme en se redressant...

— Est-ce que la chicha suffira pour toute la fauchaison ?

— Y a pas mal d'Indiens qui sont venus à la corvée, patron !

— Il faut que ça suffise ! Je suis décidé à ne pas dépenser un centime de plus. Si, par hasard, il vient des glaneuses, tu les feras partir à coups de pied. J'ai déjà prévenu ceux des autres champs. Il est temps qu'on en finisse avec cette coutume ridicule... Les glaneurs... Ils viennent glaner la récolte, voilà ce qu'ils viennent faire, carajo !

— Mais, patron, s'ils savent ça, ils sont capables de cesser de faucher, peut être bien, patron.

— On les fera terminer à coups de fouets. Est-ce que ce ne sont pas mes Indiens ?

Jorge ICAZA (La Fosse aux Indiens)
Extrait de l'Ecole Libératrice

Est-ce vrai qu'on travaille dans les usines comme j'ai vu Charlot travailler dans le film « Les Temps Modernes » ?

Bien sûr, il te suffirait de visiter une grande usine d'automobiles et de rester plusieurs heures auprès du même ouvrier pour le constater.

Lis ce texte de l'écrivain roumain Georghiu. Iohann, l'ouvrier, arrive pour la première fois dans une telle usine.

Le texte suivant : « Labeur Inhumain » décrit la peine des femmes travaillant dans une usine textile comme on en rencontre dans le Nord de la France. A quelques détails près, c'est très exactement ce que l'on peut voir aujourd'hui.

SALUT ESCLAVE !

A quatre heures, Iohann Moritz entra tout seul dans la grande salle cimentée et s'approcha du chariot qui lui avait été désigné la veille. Il y avait encore cinq minutes avant que le travail commence... Lorsqu'il se trouva au milieu de la salle, il entendit quelqu'un l'appeler... Il entendit clairement :

— Salve Sclave ! (Salut Esclave).

Je m'appelle Ianos Moritz, dit Iohann, certain que le jeune homme le confondait avec quelqu'un qui se nommait Salve Sclave. La sirène se mit à siffler. Les machines démarrèrent. Moritz se trouvait à son poste, sur la balustrade...

Il attrapa les premières caisses qui apparurent sur le rail et les posa sur le chariot vide. Si les caisses n'avaient pas été tellement lourdes, même un enfant de sept ans aurait pu faire ce travail. Moritz savait que ces caisses contenaient des boutons. Il aurait bien aimé les voir. Mais toutes ces caisses étaient fermées.

Il regarda la multitude des caisses qui s'écoulaient les unes à la suite des autres comme un fleuve tranquille et se dit :

— Elles doivent contenir des millions de boutons. Il y a de quoi en mettre sur tous les uniformes de l'armée...

Iohann Moritz s'était laissé aller à ses pensées et avait oublié de soulever la caisse qui se trouvait devant lui. Elle sortit des rails et tomba par terre, avec fracas. Moritz se précipita pour la prendre. A ce moment même, d'autres caisses arrivèrent à la place de la précédente. La seconde fut, elle aussi, jetée hors rail et fit encore plus de bruit. Elle tomba sur le ciment. Moritz essaya de la soulever. Il était arrivé à prendre la première caisse sous le bras. Il reçut la troisième dans le dos. Il laissa tomber les deux autres. Il était brusquement pris de panique. Une panique comme il n'en avait jamais connu jusqu'alors. Une quatrième caisse était tombée. Puis une cinquième.

Moritz reprit sa place sur l'estrade. Il laissa les caisses qui étaient tombées et commença à poser dans le chariot celles qui continuaient à arriver. Il regarda un moment la machine, comme s'il voulait l'implorer, convaincre la chaîne de s'arrêter jusqu'à ce qu'il eut ramassé les autres caisses. Mais les caisses arrivaient régulièrement à la file. Moritz jeta un regard craintif tout autour. Il avait peur d'être puni.

A midi, la machine s'immobilisa. Jusqu'à cet instant, il avait tremblé tout le temps de peur d'être puni par sa faute. Il descendit l'estrade, releva les caisses et les posa sur le chariot. Maintenant il était content, car personne ne saurait jamais rien de la faute qu'il avait commise.

Mais le chariot s'était arrêté lui aussi en même temps que toute l'installation et demeurait immobile sur le rail avec sa charge de cinq caisses.

Virgil GHEORGHIU
« La vingt-cinquième heure »



LABEUR INHUMAIN

Tout le long du métier, on marchait le tablier plein de busettes. Une busette dévidée, on l'enlevait de sa broche, on y plantait une busette pleine. on renouait le fil. Et on recommençait plus loin. On surveillait le fil, on tâchait d'arriver quand il en restait encore un tour ou deux sur la busette pour l'attraper au vol et ne pas devoir en chercher le bout pour le renouer. Quand on avait du « mauvais », et c'était la règle chez les Nollard-Lafaye avec tous ces déchets et ces saletés qu'ils utilisaient, le fil cassait à tout instant. On passait alors sa journée à courir d'un bout à l'autre du métier, à faire un nœud par ci, un nœud par là, à stopper, à remettre en route, à chercher sur une busette toute mangée des mites où diable pouvait bien être parmi tous ces brins de fils coupés, le bon bout à renouer. Personne n'imaginerait les kilomètres que nous avons parcouru à la fin de la journée, toujours debout du matin jusqu'au soir. Nous n'avions pas le droit de manger. Mais nous n'aurions pas voulu non plus perdre du temps à manger.

Nous déposions nos tartines à demi enveloppées dans un papier, à l'une des extrémités du métier. A chaque fois que l'ouvrière arrivait là, elle prenait le paquet, elle mordait une bouchée de pain couverte de brins de laine qu'elle mâchait tout en repartant. On crachait les morceaux de fil à terre.

M. VAN der WEERSCH
(La fille pauvre)



Les ouvriers sont-ils bien traités dans tous les pays ? Il est bien difficile de le savoir, Patrick. Lis les deux pages qui suivent et souviens-toi bien de cela, grave le : « ...et pourtant ça existe ! Vraiment Jenny, est-ce que nous pouvons tolérer ça ? »

ITALIE — 1954

Il y a environ un an, le propriétaire d'une mine de soufre à Lercora, en Sicile, comparait devant un Tribunal, accusé d'avoir infligé de mauvais traitements à ses ouvriers. Ceux-ci étaient des garçons de neuf, dix et onze ans. L'un d'eux a déclaré devant le tribunal :

— J'étais affecté au transport du soufre vers le lieu de combustion et je transportais des charges de soufre de 50 à 100 mètres; je commençais le travail à six heures du matin et je terminais à 18 heures. Nous étions surveillés par des contre-maîtres, lesquels nous frappaient avec des gourdins dès que nous ralentissions la cadence. Je gagnais 250 liras par jour. A dix heures du matin, on nous accordait une demi-heure pour manger.

— Je transportais du soufre 12 heures par jour, a déclaré un autre travailleur; je n'ai jamais passé la visite médicale, et comme je n'ai que onze ans, je ne suis pas assuré. Les surveillants me donnaient constamment des coups de gourdin parce que je ne maintenais pas le rythme du travail voulu par eux. Je précise qu'un jour, après m'avoir renversé d'un coup par terre, le surveillant M... m'a donné un coup de pied à l'œil gauche qui me fit une blessure dont je garde encore la cicatrice. On ne me soigna pas. Je gagnais 250 liras par jour.

65 garçons de 9 à 13 ans ont fait des dépositions semblables... Les expertises médicales et d'autres témoignages confirmèrent cependant en tous points les accusations; le tribunal prononça des condamnations à des peines d'emprisonnement et à des amendes, et attribua aux plaignants des dommages-intérêts.

VIVRE !

— Tenez, dit Jacques Thibault, les usines ! J'ai travaillé un moment, à Fiume, comme manutentionnaire, dans une fabrique de boutons. J'étais l'esclave d'une machine qu'il fallait alimenter, sans interruption, de dix secondes en dix secondes ! Impossible de distraire une minute sa pensée ou sa main. Un geste, toujours le même, qu'il fallait répéter pendant des heures. Sans vraie fatigue, je veux bien. Mais je vous jure, je sortais de là plus abruti par l'imbécillité de ce travail que je ne l'étais à Hambourg, après avoir coltiné deux heures de suite des sacs de ciment, dont la poussière me rongeaît les yeux et me desséchait le gosier ! J'ai vu, dans une savonnerie italienne, des femmes dont la tâche consistait à soulever et à transporter, toutes les dix minutes, des caisses de savon en poudre qui pesaient quarante kilos ; et pendant le reste du temps, elles restaient debout à tourner la manivelle : une manivelle si dure que, pour la mettre en mouvement, elles devaient s'arc-bouter du pied contre le mur. Et elles fournissaient huit heures par jour de ce travail. Je n'invente rien ! J'ai vu dans une pelleterie de Prusse des filles de dix-sept ans qu'on employait à brosser des peaux, du matin au soir : et ces petites avalaient tant de duvet qu'il leur fallait pour continuer la besogne, aller, plusieurs fois par jour, vomir dehors. Et pour quel salaire !...

Je vous cite des cas de travailleurs étrangers. Mais vous n'avez qu'à aller un de ces matins à Ivry, à Puteaux, à Billancourt. Vous verrez, avant sept heures, le défilé des femmes qui viennent déposer leurs enfants à la crèche pour être libres d'aller trimer aux ateliers. Imaginez-vous ce qu'est l'existence d'une mère de famille qui, avant de fournir ses huit heures de travail manuel, s'est levée à cinq heures du matin pour faire le café, laver et habiller ses petits, ranger un peu la chambre et arriver à sept heures à son travail ? Est-ce que ce n'est pas monstrueux ? Et pourtant, ça existe ! Vraiment, Jenny, est-ce que nous pouvons tolérer ça ?

Roger Martin du Gard
(Jacques Thibault)



Le gérant : C. FREINET
Imprimerie C. E. L.
Place Bergia - CANNES